

SGANARELLE. Ma fille est impure!
TOMÈS. Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impuretés dans son corps, quantité d'humeurs corrompues.

SGANARELLE. Ah! je vous entends.

M. TOMÈS. Mais... Nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE. Allons, faites donner des sièges.

LISELLE (à M. Tomès). Ah! monsieur, vous en êtes!

SGANARELLE (à Lisette). De quoi donc connaissez-vous monsieur?

LISELLE. De l'avoir vu l'autre jour chez la bonne amie de madame votre nièce.

M. TOMÈS. Comment se porte son cocher?

LISELLE. Fort bien. Il est mort.

M. TOMÈS. Mort?

LISELLE. Oui.

M. TOMÈS. Cela ne se peut.

LISELLE. Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

M. TOMÈS. Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LISELLE. Et moi, je vous dis qu'il est mort et enterré.

M. TOMÈS. Vous vous trompez.

LISELLE. Je l'ai vu.

M. TOMÈS. Cela est impossible. Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze ou au vingt-un; et il n'y que six jours qu'il est tombé malade.

LISELLE. Hippocrate dira ce qu'il lui plaira; mais le cocher est mort.

SGANARELLE. Paix, discoureuse! Allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne manière. Quoique ce ne soit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, de peur que je l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voici...

Il leur donne de l'argent, et chacun en le recevant fait un geste différent.)

SCÈNE III.

MM. DESFONANDRÈS, TOMÈS, MACROTON, BAHIS.

(Ils s'asseyent et toussent.)

M. DESFONANDRÈS. Paris est étrangement grand, et il faut faire de longs trajets quand la pratique donne un peu.

M. TOMÈS. Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. DESFONANDRÈS. J'ai un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigable.

M. TOMÈS. Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui? J'ai été premièrement tout contre l'Arsenal; de l'Arsenal au bout du faubourg Saint-Germain; du faubourg Saint-Germain au fond du Marais; du fond du Marais à la porte Saint-Honoré; de la porte Saint-Honoré au faubourg Saint-Jacques; du faubourg Saint-Jacques à la porte de Richelieu; de la porte de Richelieu ici; et d'ici je dois aller encore à la Place-Royale.

M. DESFONANDRÈS. Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui; et de plus, j'ai été à Ruel voir un malade.

M. TOMÈS. Mais, à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux médecins Théophraste et Artémis? car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

M. DESFONANDRÈS. Moi, je suis pour Artémis.

M. TOMÈS. Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur assurément; mais enfin il a tort dans les circonstances, et ne devait pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous?

M. DESFONANDRÈS. Sans doute, il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

M. TOMÈS. Pour moi, je suis sévère en diable, à moins que ce soit entre amis; et l'on nous assembla un jour, trois de nous autres, avec un médecin de dehors, pour une consultation où j'arrêtai toute l'affaire et ne voulus point endurer qu'on opinât si les choses n'allaient dans l'ordre. Les gens de la maison faisaient ce qu'il pouvaient, et la maladie pressait; mais je n'en voulus point démoder, et la malade mourut bravement pendant cette contestation.

M. DESFONANDRÈS. C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, et de leur montrer leur bec jaune.

M. TOMÈS. Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, MM. TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHIS.

SGANARELLE. Messieurs, l'oppression de ma fille augmente; je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

M. TOMÈS (à M. Desfonandrès). Allons, monsieur.

M. DESFONANDRÈS. Non, monsieur, parlez, s'il vous plaît.

M. TOMÈS. Vous vous moquez.

M. DESFONANDRÈS. Je ne parlerai pas le premier.

M. TOMÈS. Monsieur...

M. DESFONANDRÈS. Monsieur...

SGANARELLE. Eh, de grâce, messieurs! laissez toutes ces cérémonies, et songez que les choses pressent.

(Ils parlent tous quatre à la fois.)

M. TOMÈS. La maladie de votre fille...

M. DESFONANDRÈS. L'avis de tous ces messieurs, tous ensemble...

M. MACROTON. A-près a-voir bien con-sul-té...

M. BAHIS. Pour raisonner...

SGANARELLE. Eh, messieurs, parlez l'un après l'autre, de grâce.

M. TOMÈS. Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille; et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang: ainsi je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.

M. DESFONANDRÈS. Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande réplétion: ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

M. TOMÈS. Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. DESFONANDRÈS. Et moi, que la saignée la fera mourir.

M. TOMÈS. C'est bien à vous de faire l'habile homme!

M. DESFONANDRÈS. Oui, c'est à moi; et je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. TOMÈS. Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.

M. DESFONANDRÈS. Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde il a trois jours.

M. TOMÈS (à Sganarelle). Je vous ai dit mon avis.

M. DESFONANDRÈS (à Sganarelle). Je vous ai dit ma pensée.

M. TOMÈS. Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte.

(Il sort.)

M. DESFONANDRÈS. Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure.

(Il sort.)

SCÈNE V.

SGANARELLE, MM. MACROTON, BAHIS.

SGANARELLE. A qui croire des deux? et quelle résolution prendre sur des avis si opposés? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, et de me dire sans passion ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. MACROTON. Mon-si-eur, dans ces ma-tiè-res-là, il faut pro-cé-der a-vec-que cir-cons-pec-tion, et ne ri-en fai-re, com-me on dit à la vo-lée, d'au-tant que les fau-tes qu'on y peut fai-re sont, se-lon no-tre ma-tiè-re Hip-po-cra-te, d'une dan-ge-reu-se con-sé-quen-ce.

M. BAHIS (bredouillant). Il est vrai; il faut bien prendre garde à ce qu'on fait, car ce ne sont point ici des jeux d'enfants; et, quand on a failli il n'est pas aisé de réparer le manquement et de rétablir ce qu'on a gâté. *Experimentum periculosum*. C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE (à part). L'un va en tortue et l'autre court la poste.

M. MACROTON. Or, mon-si-eur, pour ve-nir au fait, je trouve que vô-tre fil-le a u-ne ma-la-die chro-ni-que, et qu'el-le peut pé-ri-cl-i-ter si on ne lui don-ne du se-cours, d'au-tant que les symp-tô-mes qu'el-le a sont in-di-ca-tifs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se et mor-di-can-te qui lui pi-co-te les mem-branes du cer-veau. Or, cette va-peur, que nous nom-mons en grec *atmos*, est cau-sée par des hu-meurs pu-tri-des, te-na-ces, con-glu-ti-neu-ses, qui sont con-te-nues dans le bas-ven-tre.

M. BAHIS. Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACROTON. Si bien donc que, pour ti-rer, dé-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, e-va-cu-er les-di-tes hu-meurs, il fau-dra u-ne pur-ga-tion vi-gou-reu-se. Mais, au pré-a-la-ble, je trou-ve à pro-pos, et il n'y a pas d'in-con-vé-nient, d'u-ser de pe-tits re-mè-des a-no-dins, c'est-à-dire de pe-tits la-ve-ments ré-mol-lients et dé-ter-sifs, de ju-leps et de si-rops ra-frai-chis-sants qu'on mè-le-ra dans sa ti-sa-ne.

M. BAHIS. Après, nous en viendrons à la purgation et à la saignée, que nous réitérerons s'il en est besoin.



Je la déteste. — ACTE I, SCÈNE III.

M. MACROTON. Ce n'est pas qu'a-vec tout ce-la vo-tre fil-le ne puis se mourir; mais au moins vous au-rez fait quel-que chose, et vous au-rez la con-so-la-ti-on qu'el-le se-ra mor-te dans les for-mes.

M. BAHIS. Il vaut mieux mourir selon les règles que de réchapper contre les règles.

M. MACROTON. Nous vous di-sont sin-cè-re-ment no-tre pen-sée.

M. BAHIS. Et vous avons parlé comme nous parlerions à notre propre frère.

SGANARELLE (à M. Macroton, en allongeant ses mots). Je vous rends très-hum-bles grâ-ces. (A M. Bahis, en bredouillant.) Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

SCÈNE VI.

SGANARELLE.

Me voilà justement un peu plus incertain que je n'étais auparavant. Morbleu! il me vient une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'orvi-

tan et que je lui en fasse prendre: l'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés. Holà!

SCÈNE VII.

SGANARELLE, UN OPÉRATEUR.

SGANARELLE. Monsieur, je vous prie de me donner une boîte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPÉRATEUR chante.

L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan

Peut-il jamais payer ce secret d'importance?

Mon remède guérit par sa rare excellence

Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an.

La gale,

La rogne,

La teigne,

La fièvre,

La peste,

La goutte,

Vérole,

Descente,

Rougeole.

O grande puissance

De l'orviétan!

SGANARELLE. Monsieur, je crois que tout l'or du monde n'est pas capable de payer votre remède; mais pourtant voici une pièce de trente sous que vous prendrez, s'il vous plaît.

L'OPÉRATEUR chante.

Admirez mes bontés, et le peu qu'on vous vend

Ce trésor merveilleux que ma main vous dispense.

Vous pouvez avec lui braver en assurance

Tous les maux que sur nous l'ire du ciel répand:

La gale,

La rogne,

La teigne,

La fièvre,

La peste,

La goutte,

Vérole,

Descente,

Rougeole.

O grande puissance

De l'orviétan!

SCÈNE VIII.

(Plusieurs Trivelins et plusieurs Scaramouches, valets de l'opérateur, se réjouissent en dansant.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MM. FILERIN, TOMÈS, DESFONANDRÈS.

M. FILERIN. N'avez-vous point de honte, messieurs, de montrer si peu de prudence, pour des gens de votre âge, et de vous être querellés comme de jeunes étourdis? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde? et n'est-ce pas assez que les

savants voient les contrariétés et les dissensions qui sont entre nos auteurs et nos anciens maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats et nos querelles, la forfanterie de notre art? Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens; et il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés depuis peu d'une étrange manière, et que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon intérêt; car, Dieu merci, j'ai déjà établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux qui sont morts sont morts, et j'ai de quoi me passer des vivants. Mais enfin toutes ces disputes ne valent rien pour la médecine. Puisque le ciel nous fait la grâce que depuis tant de siècles on demeure infatué de nous, ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, et profitons de leurs sottises le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchons à nous prévaloir de la faiblesse humaine. C'est là que va l'étude de la plupart du monde; et chacun s'efforce de prendre les hommes par leur faible pour en tirer quelque profit. Les flatteurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent; et c'est un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes considérables: les alchimistes tâchent à profiter de la passion que l'on a pour les richesses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent: les diseurs d'horoscopes, par leurs prédictions trompeuses, profitent de la vanité et de l'ambition des crédules esprits. Mais le plus grand faible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie, et nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimatias, et savons prendre nos avantages de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur faiblesse nous a mis, et soyons de concert auprès des malades pour nous attribuer les heureux succès de la maladie et rejeter sur la nature toutes les bévues de notre art. N'allons point, dis-je, détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes, et de l'argent de ceux que nous mettons en terre nous fait élever de tous côtés de si beaux héritages.

M. TOMÈS. Vous avez raison en tout ce que vous dites; mais ce sont chaleurs de sang dont parfois on n'est pas le maître.

M. FILERIN. Allons donc, messieurs, mettez bas toute rancune, et faites nous ici votre accommodement.

M. DESFONDRÈS. J'y consens. Qu'il me passe mon émétique pour la malade dont il s'agit, et je lui passerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il sera question.

M. FILERIN. On ne peut pas mieux dire; et voilà se mettre à la raison.

M. DESFONDRÈS. Cela est fait.

M. FILERIN. Touchez donc là. Adieu. Une autre fois montrez plus de prudence.

SCÈNE II.

MM. TOMÈS, DESFONDRÈS, LISETTE.

LISETTE. Quoi! messieurs, vous voilà, et vous ne songez pas à réparer le tort qu'on vient de faire à la médecine?

M. TOMÈS. Comment? Qu'est-ce?

LISETTE. Un insolent qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur votre métier, et qui, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.

M. TOMÈS. Écoutez: vous faites la raillieuse; mais vous passerez par nos mains quelque jour.

LISETTE. Je vous permets de me tuer lorsque j'aurai recours à vous.

SCÈNE III.

CLITANDRE, en habit de médecin; LISETTE.

CLITANDRE. Eh bien! Lisette, que dis-tu de mon équipage? crois-tu qu'avec cet habit je puisse duper le bon homme? me trouves-tu bien ainsi?

LISETTE. Le mieux du monde: et je vous attendais avec impatience. Enfin le ciel m'a faite d'un naturel le plus humain du monde, et je ne puis voir deux amants soupirer l'un pour l'autre, qu'il ne me prenne une tendresse charitable et un désir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux, à quelque prix que ce soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est, et la mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plu d'abord; je me connais en gens, et elle ne peut pas mieux choisir.

L'amour risque des choses extraordinaires, et nous avons concerté ensemble une manière de stratagème qui pourra peut-être nous réussir. Toutes nos mesures sont déjà prises: l'homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins de ce monde; et, si cette aventure nous manque, nous trouverons mille autres voies pour arriver à notre but. Attendez-moi là seulement; je reviens vous querir.

(Clitandre se retire dans le fond du théâtre.)

SCÈNE IV.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE. Monsieur, allégresse! allégresse!

SGANARELLE. Qu'est-ce?

LISETTE. Réjouissez-vous.

SGANARELLE. De quoi?

LISETTE. Réjouissez-vous, vous dis-je.

SGANARELLE. Dis-moi donc ce que c'est, et puis je me réjouirai peut-être.

LISETTE. Non. Je veux que vous vous réjouissiez auparavant, que vous chantiez, que vous dansiez.

SGANARELLE. Sur quoi?

LISETTE. Sur ma parole.

SGANARELLE. Allons donc. (Il chante et danse.) La lera la la, la lera la. Que diable!

LISETTE. Monsieur, votre fille est guérie!

SGANARELLE. Ma fille est guérie!

LISETTE. Oui. Je vous amène un médecin, mais un médecin d'importance qui fait des cures merveilleuses, et qui se moque des autres médecins.

SGANARELLE. Où est-il?

LISETTE. Je vais le faire entrer.

SGANARELLE (seul). Il faut voir si celui-ci fera plus que les autres.

SCÈNE V.

CLITANDRE, en habit de médecin; SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE (amenant Clitandre). Le voici.

SGANARELLE. Voilà un médecin qui a la barbe bien jeune.

LISETTE. La science ne se mesure pas à la barbe, et ce n'est pas par le menton qu'il est habile.

SGANARELLE. Monsieur, on m'a dit que vous aviez des remèdes admirables pour faire aller à la selle.

CLITANDRE. Monsieur, mes remèdes sont différents de ceux des autres. Ils ont l'émétique, les saignées, les médecines et les lavements; mais moi, je guéris par des paroles, par des sons, par des lettres, par des talismans et par des anneaux constellés.

LISETTE. Que vous ai-je dit?

SGANARELLE. Voilà un grand homme!

LISETTE. Monsieur, comme votre fille est là tout babillée dans une chaise, je vais la faire passer ici.

SGANARELLE. Oui. Fais.

CLITANDRE (tâtant le pouls à Sganarelle). Votre fille est bien malade.

SGANARELLE. Vous connaissez cela ici?

CLITANDRE. Oui, par la sympathie qu'il y a entre le père et la fille.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

LISETTE (à Clitandre). Tenez, monsieur, voilà une chaise auprès d'elle. (À Sganarelle.) Allons, laissez-là tous deux.

SGANARELLE. Pourquoi? Je veux demeurer là.

LISETTE. Vous moquez-vous? il faut s'éloigner. Un médecin a cent choses à demander qu'il n'est pas honnête qu'un homme entende.

(Sganarelle et Lisette s'éloignent.)

CLITANDRE (bas à Lucinde). Ah! madame, que le ravissement où je me trouve est grand! et que je sais peu par où vous commencer mon discours! Tant que je ne vous ai parlé que des yeux, j'avais, ce me semblait, cent choses à vous dire; et, maintenant que j'ai la liberté de vous parler de la façon que je souhaitais, je demeure interdit, et la grande joie où je suis étouffe toutes mes paroles.

LUCINDE. Je puis vous dire la même chose, et je sens, comme vous, des mouvements de joie qui m'empêchent de pouvoir parler.

CLITANDRE. Ah! madame! que je serais heureux s'il était vrai que vous sentissiez tout ce que je sens, et qu'il me fût permis de juger de votre âme par la mienne! Mais, madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratagème qui me fait jouir de votre présence?

LUCINDE. Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'êtes redevable au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joie.

SGANARELLE (à Lisette). Il me semble qu'il lui parle de bien près.

LISETTE (à Sganarelle). C'est qu'il observe sa physionomie et tous les traits de son visage.

CLITANDRE (à Lucinde). Serez-vous constante, madame, dans les bontés que vous me témoignez?

LUCINDE. Mais vous, serez-vous ferme dans les résolutions que vous avez montrées?

CLITANDRE. Ah! madame, jusqu'à la mort. Je n'ai point de plus forte envie que d'être à vous, et je vais le faire paraître dans ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE (à Clitandre). Eh bien! notre malade, elle me semble un peu plus gaie.

CLITANDRE. C'est que j'ai déjà fait agir sur elle un de ces remèdes que mon art m'enseigne! Comme l'esprit a grand empire sur le corps, et que c'est de lui bien souvent que procèdent les maladies, ma coutume est de courir à guérir les esprits avant que de venir aux corps. J'ai donc observé ses regards, les traits de son visage et les lignes de ses deux mains; et, par la science que le ciel m'a donnée, j'ai reconnu que c'était de l'esprit qu'elle était malade, et que tout son mal ne venait que d'une imagination déréglée et d'un désir dépravé de vouloir être mariée. Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant et de plus ridicule que cette envie qu'on a du mariage.

SGANARELLE (à part). Voilà un habile homme!

CLITANDRE. Et j'ai eu et aurai pour lui toute ma vie une aversion effroyable.

SGANARELLE (à part). Voilà un grand médecin!

CLITANDRE. Mais, comme il faut flatter l'imagination des malades, et que j'ai vu en elle de l'aliénation d'esprit, et même qu'il y avait du péril à ne lui pas donner un prompt secours, je l'ai prise par son faible, et lui ai dit que j'étais venu ici pour vous la demander en mariage. Soudain son visage a changé, son teint s'est éclairci, ses yeux se sont animés: et si vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

SGANARELLE. Oui-dà; je le veux bien.

CLITANDRE. Après, nous ferons agir d'autres remèdes pour la guérir entièrement de cette fantaisie.

SGANARELLE. Oui, cela est le mieux du monde. Eh bien! ma fille, voilà monsieur qui a envie de l'épouser, et je lui ai dit que je le voulais bien.

LUCINDE. Hélas! est-il possible?

SGANARELLE. Oui.

LUCINDE. Mais tout de bon?

SGANARELLE. Oui, oui.

LUCINDE (à Clitandre). Quoi! vous êtes dans les sentiments d'être mon mari?

CLITANDRE. Oui, madame.

LUCINDE. Et mon père y consent.

SGANARELLE. Oui, ma fille.

LUCINDE. Ah! que je suis heureuse, si cela est véritable!

CLITANDRE. N'en doutez point, madame, ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime et que je brûle de me voir votre mari. Je ne suis venu ici que pour cela; et, si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un pur prétexte inventé; et je n'ai fait le médecin que pour m'approcher de vous, et obtenir plus facilement ce que je souhaite.

LUCINDE. C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, et j'y suis sensible autant que je puis.

SGANARELLE (à part). Oh! la folle! oh! la folle! oh! la folle!

LUCINDE. Vous voulez donc bien, mon père, me donner monsieur pour époux?

SGANARELLE. Oui. Ça, donne-moi ta main. Donnez-moi aussi un peu la vôtre, pour voir.

CLITANDRE. Mais, monsieur...

SGANARELLE (étouffant de rire). Non, non; c'est pour... pour lui contenter l'esprit. Touchez là. Voilà qui est fait.

CLITANDRE. Acceptez, pour gage de ma foi, cet anneau que je vous donne. (Bas à Sganarelle.) C'est un anneau constellé qui guérit les égarements d'esprit.

LUCINDE. Faisons donc le contrat, afin que rien n'y manque.

CLITANDRE. Hélas! je le veux bien, madame. (Bas à Sganarelle.) Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remèdes, et lui faire croire que c'est un notaire.

SGANARELLE. Fort bien.

CLITANDRE. Holà! faites monter le notaire que j'ai amené avec moi.

LUCINDE. Quoi! vous aviez amené un notaire?

CLITANDRE. Oui, madame.

LUCINDE. J'en suis ravie.

SGANARELLE. Oh! la folle! oh! la folle!

SCÈNE VII.

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

(Clitandre parle bas au notaire.)

SGANARELLE (au notaire). Oui, monsieur, il faut faire un contrat pour ces deux personnes-là. Écrivez. (À Lucinde.) Voilà le contrat qu'on fait. (Au notaire.) Je lui donne vingt mille écus en mariage. Écrivez.

LUCINDE. Je vous suis bien obligée, mon père.

LE NOTAIRE. Voilà qui est fait. Vous n'avez qu'à venir signer.

SGANARELLE. Voilà un contrat bientôt bâti.

CLITANDRE (à Sganarelle). Mais, au moins, monsieur...

SGANARELLE. Eh! non, vous dis-je. Sait-on pas bien?... (Au notaire.) Allons, donnez-lui la plume pour signer. (À Lucinde.) Allons, signe, signe, signe. Va, va, je signerai tantôt, moi.

LUCINDE. Non, non; je veux avoir le contrat entre mes mains.

SGANARELLE. Eh bien! tiens. (Après avoir signé.) Es-tu contente?

LUCINDE. Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE. Voilà qui est bien; voilà qui est bien.

CLITANDRE. Au reste, je n'ai pas eu seulement la précaution d'amener un notaire; j'ai eu celle encore de faire venir des voix, des instruments et des danseurs, pour célébrer la fête et pour nous réjouir. Qu'on les fasse venir. Ce sont des gens que je mène avec moi, et dont je me sers tous les jours pour pacifier, avec leur harmonie et leurs danses, les troubles de l'esprit.

SCÈNE VIII.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

DEUXIÈME ENTRÉE.

LA COMÉDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE, JEUX, RIS, PLAISIRS.

LA COMÉDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE, ensemble.

Sans nous tous les hommes
Deviendraient malsains:
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.

LA COMÉDIE.

Veut-on qu'on rabatte
Par des moyens doux
Les vapeurs de rate
Qui nous minent tous?
Qu'on laisse Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous tous les hommes
Deviendraient malsains:
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.

Pendant que les Jeux, les Ris et les Plaisirs dansent, Clitandre emmène Lucinde

SCÈNE IX.

SGANARELLE, LISETTE, LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET, JEUX, RIS, PLAISIRS.

SGANARELLE. Voilà une plaisante façon de guérir ! Où est donc ma fille et le médecin ?

LISETTE. Ils sont allés achever le reste du mariage.

SGANARELLE. Comment, le mariage ?

LISETTE. Ma foi, monsieur, la décaisse est bridée; et vous avez cru faire un jeu, qui demeure une vérité.

SGANARELLE. Comment diable ! (Il veut aller après Clitandre et Lucinde, les danseurs le retiennent.) Laissez-moi aller, laissez-moi aller, vous dis-je. (Les danseurs le retiennent toujours.) Encore ! (Ils veulent faire danser Sganarelle de force.) Peste des gens !

FIN DE L'AMOUR MÉDECIN.



Ah ! malheur, ah ! disgrâce, ah ! pauvre seigneur Sganarelle ! — ACTE I, SCÈNE XI.



LES FEMMES SAVANTES

COMÉDIE EN CINQ ACTES. — 1672.

PERSONNAGES.

CHRYSALE, bourgeois.
PHILAMINTE, femme de Chrysale.
ARMANDE, fille de Chrysale et de Philaminte.

HENRIETTE, fille de Chrysale et de Philaminte.
ARISTE, frère de Chrysale.
BÉLISE, sœur de Chrysale.
CLITANDRE, amant d'Henriette.
TRISSOTIN, bel-esprit.

VADIUS, savant.
MARTINE, servante.
LÉPINE, valet de Chrysale.
JULIEN, valet de Vadius.
UN NOTAIRE.

La scène est à Paris, dans la maison de Chrysale.



Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire. — ACTE III, SCÈNE V.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMANDE, HENRIETTE

ARMANDE. Quoi ! le beau nom de fille est un titre, ma sœur, dont vous voulez quitter la charmante douceur !

Et de vous marier vous osez faire fête !
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête !
HENRIETTE. Oui, ma sœur.

ARMANDE. Ah ! ce oui se peut-il supporter ?
Et, sans un mal de cœur, saurait-on l'écouter ?
HENRIETTE. Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige.
Ma sœur ?...

ARMANDE. Ah ! mon Dieu, fi !

HENRIETTE. Comment !

ARMANDE. Ah ! si ! vous dis-je.